

# Pequeña Historia

MIGUEL OSCAR MENASSA 1961



Elle sème l'été, et ensuite tout est bleu  
autour de ses yeux invisibles.

À travers elle, deviennent visibles les blessures  
du vent. Le vent libre qui saigne et qui l'adore.

Elle vit pour inventer la raison de son absence.

**RAÚL GUSTAVO AGUIRRE**

## JEUX INTERDITS

Le monde est une rafale de vent;  
il ouvre les portes retenues;  
moi, j'ouvre les portes,  
moi, je suis le monde.

Je parle aux carreaux de faïence  
avec la lenteur ingénue  
de la rénovation  
moi je me rénove.

Je saute les vieilles fenêtres  
d'un quartier pauvre  
et j'aime les filles  
encore éveillées.

Je leur laisse le cœur  
et ensuite je pars.

Avec moi reste le souffle  
que je donne plus tard  
dans les rues d'ici,  
où nous marchons tous  
tous les jours.

En arrivant aux coins des rues froides  
je m'arrête,  
je regarde le ciel:  
ce n'est pas impossible.

Et je vole alors sur ce sourire athlétique  
pour couvrir  
des manques d'amour.

## PETITE HISTOIRE

Je suis  
l'homme  
qui émeut les filles  
dans les matins mouillés;

le vent connu  
qui dénoue la vie  
des grandes épouses,  
deshonnêtes,  
des filles adultères  
de maisons comme la mer,

la pluie  
qui bat dans le vin  
de mes hommes étranges de silence  
aux visages comme des mains.

Je suis  
celui qui reste seul  
ensuite  
et humainement demande à partager  
un rire  
un verre  
un creux de salive.

## MON PÈRE SE FATIGUE

Après l'effort  
je livre mon dernier bâillement à la nuit  
et je dors.

Je me permets ensuite  
de parcourir avec sévérité  
jusqu'au fil blond  
distrain  
par le premier moustique de la nuit

je couvre malicieusement  
mon bras nu  
du baiser que laisse ma mère  
-surprise par ma présence-  
d'un côté de mon corps.

Et je me réveille  
pour applaudir  
une prouesse de mon père jeune  
qui boit près de moi  
un verre de vin  
et une fille inconnue.

## **BONNET BLEU**

Ce matin, fouillant  
les toits vides et mouillés  
les planchers et les bois des planchers,  
alors que tremblait une chanson,  
j'ai vu une fille.

Elle marchait grise, dans ce ciel gris  
une main faible, tendue  
dans les bâillements des hommes,  
pour toucher le vent qu'ils lui refusaient.

Ce vent fort  
qui se débattait sur ses jambes mouillées  
dans l'ultime grognement de la pluie.

Parce qu'il avait plu  
et les hanches humides des maisons  
remuaient légères vers l'homme  
qui dans le matin gris a ému  
la fille qui marchait seule  
sur les toits et les planchers mouillés.

## ELLE ET LE VENT

Le vent,  
ce globe-trotter infatigable  
qui nous touche,  
est arrivé jusqu'à moi pour m'apporter  
ton souvenir,  
ta voix dans le vent,  
ton rire dans le vent,  
ta férocité derrière le vent.

Ce n'est pas le même que celui des nuits partagées  
ni celui qui soulève les jupes tristes du soir  
pour nous montrer:  
un amour de jambes,  
un amour de nuits,  
un amour.

C'est le grand lutteur  
comme toi,  
fort et froid  
comme toi  
qui t'emmène  
comme tu m'emmenais  
derrière un baiser  
une caresse promise.

Lui, il te retient et te lâche  
quand il veut.

C'est lui qui se répudiant  
te maudit et t'aime,  
comme moi.

## ELLE ET LA PLUIE

La pluie  
libre et interminable  
se met dans ma bouche ouverte de solitude  
et elle t'appelle et elle te cherche  
comme si tu étais en moi  
ici, douce  
ici, intacte.

Et toi  
et ton nom  
que je ne peux prononcer que quand je te touche  
bâillent et se couchent  
sous un ciel d'eau qu'ils ne caressent pas.

Toi, violable seulement  
par le tranchant rusé de dieu  
et le sourire des hommes blonds  
et ton nom qui t'appelle  
qui se complique avec toi  
dans le mystérieux jeu de ta fugue,  
où donc, où donc  
dans quel corps  
dans quel homme ils demeurent.

Penser que tu n'es pas  
que tu ne t'appelles d'aucune manière.

Comment dire à la pluie alors  
que tu n'es pas  
ici, douce  
ici, intacte  
que tu n'es jamais arrivée.

## ELLE ET LA RUE

Elle a tant de rue  
dans ses mains, dans ses jambes  
que lorsqu'on la regarde  
on ne peut que l'aimer.

Elle a perdu un chapeau  
un jour de pluie  
et mes scrupules  
ont commencé à se rappeler d'elle.

Mais nous,  
qui avons marché ensemble tant d'arbres;  
nous savons que l'amour  
n'est pas  
d'allumer des chandelles chez les aveugles  
ni de croire qu'elle n'est  
dans aucune branche verte.

Parce que ses souliers  
étaient cinq heures du soir  
et je bois à cette heure  
avec désespoir  
ma première gorgée d'oubli.



## **BAS FONDS**

L'eau de ma voix,  
celle qui court sur les brise-lames,  
espère te voir tomber dans quelque cercle du ciel  
pour frapper féroce tes traces dans le port.

Reviens,  
joyeuse,

pour tout ce que nous avons souffert.  
Tandis que moi, étendu sur la rive  
je changerai le cap des hommes  
et je mouilleraï chaudement, de mon haleine,  
le visage de tous les bateaux  
de tous les ports.

## JUPE DE NUIT

C'est la rue étroite  
se perdant deux pâtés de maison plus loin  
entre l'arbre inexplicablement vert  
et des maisons basses jamais bien disposées.

Et toi dans la rue,  
marchant jusqu'à l'enfer de fumée  
de ce bar  
où j'attends,

blonde depuis avant  
impudique depuis avant  
tu te caches  
tu cours  
mais tu n'arrives jamais.

D'autres femmes parlent et fument  
ma fatigue

elles, infidèles  
dans leurs vêtements étroits de chant.

Nouvelles,  
infertiles papillons de septembre  
elles m'attendent  
dans quelque lieu caché de l'hiver  
et me touchent l'âme.

## FENÊTRE COLORÉE

Le geste de l'enfant  
qui te regardait à travers  
la fenêtre embuée

l'espoir  
que tu sois blanche

la peau tendresse  
que toi tu gardais

tout est resté avec moi.

La rue perdue  
parmi d'autres rues  
la mer ta maison  
ton père marin  
les enfants de ton père marin

la pièce numéro  
avec son haut lit  
et ta peau du dehors.

Je t'ai connu ainsi  
après t'avoir aimée  
par la fenêtre ouverte.

Et il reste encore avec moi

quand je me glisse

doucement

par les sentiers de tes épaules

ta voix

douce

ici

si proche.

## SAISON D'ENNUI

On ne se sent  
jamais seul les nuits d'été.

Quand le soleil  
a laissé les toits de tôles chauds  
et cette fumée qui sent le port  
qui échappe courageuse  
de ma bouche contre la vitre  
et mon nez contre la vitre,  
faisant des trous de chaleur  
dans cette matinée de jeune filles,  
de ports, de petites gens à mes côtés.  
De rues pavées  
me regardant interminables  
qui me pénètrent avec le soleil du jeûne  
et m'aiment.

On se sent  
toujours seul les nuits d'hiver.

Quand on regrette le souffle de l'ami  
entre la poitrine et une chanson,

quand on n'entend plus  
les mots tempérés  
de la compagne nocturne

et on perd  
avec le dernier mouvement  
la seule chaleur récupérable.

## SYRINX DE SOLITUDE

J'ai pleuré cette nuit dans les bras de personne,  
je pensais à des anguilles sous-marines  
et à cette vieille manière de me ronger.  
C'était les yeux de mon grand ami sous l'eau  
et la bouche de cette femme  
qu'ils ont crié à l'enfant  
accroché à moi de ce côté.

C'était la fenêtre bleue de tes lèvres,  
mais, mon ami  
tirant ma peau  
me susurrant sur l'amour et la vie  
des choses étranges.

(Dans les fameux jours  
de terre au soleil, le dos aux gens,  
quand le ciel des femmes brûlera  
je pourrais étreindre l'orgueil de mon père  
et dormir près de moi pour une nuit).

De la nuit passée et du matin  
je ne me rappelle  
que ces yeux qui pleuraient tous seuls  
et cette bouche tendue qui essayait  
de me prendre la main et les choses que je porte  
accrochées de ce côté.

Et ainsi,  
je mourrai n'importe quel matin  
serré contre cette larme que je garde,  
qui n'est pas la dernière,  
ni même l'antérieure à la dernière.

## BRISE-LAMES DE CÉLIBATAIRE

Bon,  
maintenant je me trouve déjà  
humainement seul.

Je ne peux pas avec mes yeux  
regarder les filles  
parce que je les regarde  
et je pleure.

Et vous,  
pourquoi vous ne vous arrêtez pas  
et vous me touchez un peu,  
pourquoi laissez-vous mes mains  
galoper impitoyables,

pourquoi vous ne vous arrêtez pas  
et vous me léchez un peu.

Je comprends,  
vous êtes partis  
aussi  
humainement,

mais moi, il ne me reste  
plus que deux jambes  
(les mains déjà perdues  
ne pensent pas  
ne reviennent pas)  
et cette rage à tous  
à moi  
qui ne me sert pas.

## BUVANT DE CE VIN

Ne reviens pas  
laisse le zèle perdu  
et abreuve toute clarté  
contre quelque baiser

parle avec ta voix dans les rues  
jusqu'à sentir dans tes bras fatigués  
une chaleur une brièveté de ciel

alors  
caresse solennelle les échardes  
de cette matière affinée  
la solitude

aime les choses les plus étranges  
plonge-toi  
jusqu'à atteindre la fin de ma tristesse

mais  
ne reviens pas  
laisse-moi seul  
jouissant de ces mains  
laisse-moi seul  
aimant mes jambes  
buvant de ce vin.

## LA CHAMBRE AUX FRIANDISES

Quelle femme  
croiserait ses jambes face à moi  
pour me regarder  
se sentir mienne  
se fatiguer dans ma fatigue.

Qui conclurait son geste  
pour m'aimer  
dans cette particule que je suis  
de soif et de nostalgies.

Parce que tous  
nous nous rencontrons un jour  
et nous nous regardons  
-dans les filles tranquilles  
dans les chemins courts-

mais ensuite

il est si difficile de s'endormir

-sans la fumée de la cigarette amie

nous brûlant les yeux-

ils sont déjà tous partis  
et la fissure serrée de mon âme  
chaque fois plus petite  
chaque fois plus fermée.

Qui pourrait m'aimer  
dans cette particule que je suis.